

Lettre d'information n° 76 du 20 juin 2018 p2/2

www.laramonda.com

17 L'Isabelle et les têtes

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », Charles Mérigot (à paraître un jour)

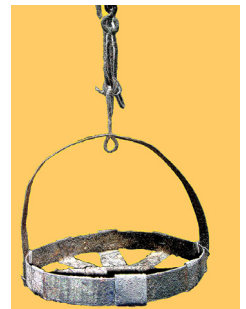
Nous partons en balade et à peine sortis de la maison, alors que nous passons au pied de l'escalier menant jusqu'à l'église, Monique m'interpelle. Elle a aperçu sur les marches un objet étonnant, semblable à l'un de ces oiseaux de papier ou de plastique, jaune, vert, brun, que des vendeurs indiens clandestins proposaient dans le métro parisien. Arrivé ici, allez savoir comment ? Nous nous approchons de ce joli artifice et je n'en crois pas mes yeux : ce n'est pas un jouet, mais un papillon Isabelle, le plus beau des papillons d'Europe, posé, au repos, en plein soleil contre la pierre. Le papillon-vitrail, la merveille des merveilles, 12 cm de large, presque un oiseau en effet. Un film parle de lui, il s'intitule : Le Papillon, comme s'il était « Le » papillon, comme s'il n'y en avait qu'un. Il est vrai, il est unique. Je savais qu'il y en avait par ici, mais il me paraissait impossible d'en voir. Nous voilà comblés par cette rencontre inattendue ! Mannequin de mode, assuré de sa beauté personnelle, il me laisse faire quelques photos, puis il part, en un vol incertain, zigzagant, vers la pinède dont il est venu.



Il semblait épuisé. S'est-il égaré jusqu'au village lui qui habite dans les pins de la vallée ? Je ne sais pas. Il faudrait mieux dire : c'est là où sa chenille vit. Car lui, le papillon, l'imago comme disent les savants, il ne survit pas bien longtemps, deux, trois, quatre jours. Sans bouche, ni appareil digestif, - il n'en a pas - il s'alimenterait comment ? Durant sa courte vie, trois ou quatre jours et autant de nuits, en sortant de sa chrysalide, il ne pense qu'à ça : se reproduire ! Ensuite il meurt. Oui, bienheureux nous étions ce jour-là d'en voir un de si près ! Le reste du temps, qui pourrait le distinguer lui dont les ailes reproduisent le dessin des aiguilles vertes et ocres des pins ? dont la vie est si brève ? Lui qui ne sort qu'à la tombée du jour pour sa quête nuptiale ? Que faisait-il là ? Nous ne le saurons pas. Il vole vers ses arbres, ceux qui nourriront ses chenilles.

Cette pinède sombre au fond de la vallée, elle est vieille comme le monde, naturelle dit-on. Elle cache les amours de l'Isabelle et des bêtes qui sortent la nuit : blaireau, belette, genette, grand-duc... C'est un domaine que l'on parcourt peu. Il manque d'horizons. Il est un peu trop mystérieux et froid. Il est éloigné des beaux canyons accrocheurs.

Mais on l'exploite bien sûr, comme toutes les plantes, tous les arbres de la vallée : pour les poutres des toits, pour les branches allume-feu. Et pour les ancestrales têtes, que l'on appelle *teas* en espagnol et *tedas* en aragonais, et *têdes* en gascon. Un mot que ni mon logiciel ni mon dictionnaire ne connaissent, mais vieux comme le monde. Et qu'autrefois ici, chacun employait, chaque jour. Comme beaucoup de choses par ici, ils sont simples et modestes ces petits éclats de bois résineux.



Voilà comment on les fabrique, et ce n'est pas bien difficile. Certains pins ont à leur base des racines sortant de terre, gorgées de résine bien sèche. On les coupe, on les stocke dix ans ou plus au grenier. Et quand on veut s'en servir, avec une petite hachette, on en extrait quelques bûchettes. Il suffit alors d'une allumette pour que ces éclats s'enflamment, avec une lueur jaune rappelant celle d'une lampe à pétrole. Cela n'éclaire pas beaucoup, mais quelle odeur !

Posées dans un petit panier de fer d'une cheminée amie, j'en ai vu brûler de ces têtes. Pepe, notre voisin, s'éclairait le soir avec elles qui ne laissent pas de cendres, ou si peu, si fines, un souffle les éparpillent. C'est beau, gratuit, parfumé, écolo. Le pétrole n'en fait pas autant et n'éclaire pas beaucoup mieux. Dans chaque cheminée aragonaise, on trouvait de ces petites coupelles de fer, les *tederos*. J'en ai vu de fort simples : une ancienne louche percée, rafistolée au fil de fer et fichée dans un mur par le manche, d'autres, des œuvres de ferronnerie sur un pied travaillé d'un mètre de haut.

Alors ne vous étonnez pas que je conserve l'une de ces racines, donnée par José-María, un jour que je le questionnai sur cet usage. Et je l'économise. Et quand je les vois brûler, je pense aux grottes, là-haut, dans les gorges, presque inaccessibles où grimpent aujourd'hui les sportifs venus du monde entier. Mais où toujours ici on a grimpé, pour placer une ruche, pour cueillir des herbes, pour isoler un agneau malade. Dans quelques unes, il y a bien longtemps des hommes ont peint leurs mains, un cerf ou des points rouges, ocres, noirs. Il y a 20 000 ans. Dans les grottes les plus profondes, ils s'éclairaient avec des têtes.

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Confirmation d'inscription : Si vous souhaitez continuer à recevoir des nouvelles de nous, merci de compléter le formulaire (donner votre adresse électronique) sur notre site <http://www.laramonda.com/lettreinfo.htm> ou de nous écrire.